



## ■ Vallée de Lambwe: **Le pouvoir des femmes**

Nyabera, dans l'Est du Kenya. Une chaleur très sèche écrase le village. Les gens et les animaux se sont cachés à l'ombre. Tous attendent les pluies avec impatience, les pluies brèves de la mi-mars (short rains). Dans un kiosque, Sofia Okoth tend une main pleine de tomates à travers le grillage et prend l'argent avec un large sourire. Il y a deux ans, elle n'avait pas de quoi sourire. Ses animaux mouraient sous les piqures des mouches tsé-tsé et son jardin potager

se desséchait (voir Lettre d'info No.2, automne 2002). Mais elle ne s'est pas laissée abattre. Avec d'autres paysannes et paysans – le Seredo Farmer Group – elle est allée à Mbita Point, au bord du Lac Victoria. Là, le groupe a suivi un cours de jardinage biologique donné par Matilda Ouma, écoformatrice de l'ICIPE. Les paysans ont appris des techniques simples d'irrigation, le compostage et des méthodes écologiques de lutte contre les parasites. De retour, chacun a créé son jardin potager et fait pousser toutes sortes de légumes. Dès lors, tout s'est amélioré. Ils pouvaient, même en saison sèche, amener des légumes frais à la maison et au marché. Sofia mettait régulièrement de l'argent de côté. A la fin, elle a pu réaliser son rêve: «Paradise Café». Maintenant, elle vend en pleine rue ses légumes. Et derrière sa boutique, elle cuisine des repas pour ses clients et leur sert du chai (thé sucré au lait), du café ou du soda. Pendant que Sofia fait vivre son «paradis», son mari Raffael surveille le jardin

contre l'appétit des chèvres et des bœufs. Car les clôtures métalliques sont inabordables pour le budget d'un simple paysan; alors Raffael fait de son mieux avec des haies d'épineux.

### **La vie a changé**

Plus bas dans la vallée, les femmes du «Bungkwach Woman Group», sous la houlette de Matilda Ouma, se penchent sur quelques plantes Sukuma wiki et Osuga, au milieu de leurs plate-bandes soigneusement préparées. «Il y a 15 jours, il y avait ici une profusion de légumes», s'exclame fièrement Hellen Ongany. Elle est la responsable du groupe qui s'est spécialisé dans la production de semences de variétés anciennes et modernes. Ces graines se vendent comme des petits pains dans la vallée, apportant aux femmes un gain bienvenu. Lorsqu'elles vendaient légumes et semences à la ferme, elles encaissaient en moyenne près de 60 shillings par jour

Suite page 2



## ■ Editorial



*Dans mon pays les femmes travaillent très dur. Le mieux-être des enfants et de la famille dépend de nous, les mères. En plus, il y a le combat quotidien contre la pauvreté. Quand le destin frappe, c'est à la mère, qui est au centre de la famille, de faire face. C'est pourquoi mon activité d'éco-formatrice vise en priorité les femmes.*

*Les conditions de vie ne peuvent s'améliorer que si les gens ont assez à manger, que s'ils gagnent un peu d'argent pour couvrir leurs besoins essentiels. C'est précisément l'objectif stratégique de mon projet de jardinage bio dans la vallée de Lambwe. En Afrique, biologique rime avec économique. Ces méthodes permettent un bon rendement en évitant des engrais et pesticides coûteux.*

*Maintenant je peux voir avec une grande joie comment la graine a poussé. Mes partenaires dans les groupes féminins ont pu très rapidement augmenter leur production de légumes, les ramener à la maison ou les vendre à bon prix. Elles ont la chance de pouvoir protéger, nourrir et éduquer leurs enfants. Elles peuvent investir dans l'avenir. Et elles sont devenues indépendantes de leurs maris, parce qu'elles gagnent leur propre vie... et leur vie est maintenant moins difficile.*

**Matilda Auma Ouma**  
Eco-formatrice, ICIPE Field Station  
à Mbita Point, Kenya

*Tests comparatifs pour les mangues, de gauche à droite : application combinée de méthodes IPM, application simple, aucune application.*



*Suite de la page 1*

(environ un franc). Au marché, elles gagnent au moins 100 shillings. Bien sûr, il faut marcher un bout et porter la marchandise. Mais comparé à la situation d'autres ménages, c'est une bonne affaire: «Notre vie a changé», affirme Margreth Oluoko en jetant un regard reconnaissant à Matilda. «Ça va bien mieux qu'avant. Nous pouvons nourrir la famille plus sainement et acheter des produits nécessaires comme le poisson, l'huile ou le savon.» Le plus important, c'est peut-être l'indépendance qu'elles ont conquise: «Finie l'humiliation de devoir quémander des sous à nos maris le jour du marché! Et nous n'avons plus besoin d'échanger une partie de nos récoltes de maïs et de mil pour avoir de l'argent liquide.»

Matilda Ouma écoute sans mot dire en souriant. Il y a une année, elle avait organisé pour elles un cours d'une semaine; ensuite, un étudiant de l'Institut kenyan d'agriculture biologique les avait accompagnées quelque temps, puis le groupe s'était débrouillé tout seul. Maintenant, la graine a bien poussé... Soudain, l'air s'alourdit et le ciel chargé de nuages noirs se met à gronder. Un déluge se prépare. Les femmes quittent le jardin en courant. Les grosses gouttes s'écrasent sur les visages ravis. Les short rains ont enfin commencé.

*Projet BioVision No 5207-01*

## ■ Production intégrée de mangues à Maragua: Encore quelques problèmes

Sous la direction de deux collaboratrices de l'ICIPE, Brigitte Nyambo et Janet Maundu, un groupe de producteurs de mangues à Maragua a testé différentes parades contre les attaques de parasites. L'invasion a pu être limitée grâce au IPM (Integrated Pest Management), mais pas complètement éliminée. En particulier, le problème de la mouche de la mangue n'est pas encore résolu. Le cultivateur Tom Kameri est pourtant très impressionné: «J'ai vraiment beaucoup appris sur les maladies de la mangue et sur les traitements qui ménagent l'environ-

nement. Dommage que nous n'ayons pas connu plus tôt la méthode IPM. Nous aurions eu de meilleurs rendements.» Son collègue James Irungu est plus critique: «Il y a encore trop de pertes à la récolte. Je ne peux pas me convertir entièrement à la production biologique.»

Le projet va être poursuivi, notamment sur le problème de la mouche du fruit. On cherchera des partenaires compétents pour la commercialisation des mangues.

*Projet BioVision No 5203-02*



## ■ Un jour avec **Margreth Oluoko, grand-mère et paysanne**

Avant la saison des pluies, la journée commence à cinq heures. Mon mari et moi, nous nous levons et partons tout de suite au champ. Le petit-déjeuner attendra. Il faut profiter des heures fraîches pour passer la charrue. Johnson, qui a plus de 70 ans, conduit l'engin, et moi je tiens les six bœufs.

A dix heures, nous rentrons à la maison, et je prépare le petit-déjeuner: porridge de farine de maïs et d'eau chaude. Parfois avec des haricots. Ensuite je vais au jardin potager, juste avant les grandes chaleurs de midi. Je fais partie du groupe de femmes Bungkwach. Nous produisons différentes sortes de légumes et de semences (voir article principal). Le revenu des légumes est vital pour la sécurité alimentaire de la famille; en plus, il apporte des liquidités. L'autre jour, j'ai ramené du marché 300 shillings (près de 6 Fr.): avec ça, j'ai pu acheter un uniforme scolaire. C'était vraiment un jour de chance!

Les gens du ministère de l'agriculture nous ont découvertes, ils nous prennent comme paysannes modèles. Nous en sommes très fières. L'après-midi, à deux heures, les enfants rentrent de l'école. Le Nyoyo – du maïs cuit avec des haricots – est tout prêt. Les trois filles (Sinthia, Nouren, Hanna) et le petit Miky sont les enfants de mon fils aîné. Il est mort il y a deux ans à l'hôpital, très vite après une grave maladie. Nous ne savons pas ce que c'était. Ensuite, c'est ma belle-fille qui nous a quittés. Les petits sont restés avec nous. A 58 ans, j'ai des enfants pour la deuxième fois. Je suis fatiguée, mais je n'ai pas le choix... alors je fais ce que je peux. Après le repas, je lave les uniformes, car l'école exige des habits propres et nous n'avons qu'un ensemble par enfant.

## ■ Collecter les eaux de pluies **De l'eau pour le jardin scolaire**

Au Kenya, les écoles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Mais les classes primaires d'Osodo, dans l'Est du pays, ont une différence: à leurs côtés se dressent deux grands réservoirs de 45'000 litres chacun, remplis pendant la saison humide par la pluie qui ruisselle sur les toits. L'école a maintenant de l'eau potable en suffisance. En plus, les élèves peuvent arroser leur jardin scolaire. Ce projet permet aux 34 membres du «4K Club» de cultiver leurs légumes selon les



Par chance, il y a assez d'arbres et de broussailles par ici, donc je ne passe pas trop de temps à ramasser le bois de feu. Mais pour chercher l'eau, c'est à 2km. J'ai dû y renoncer depuis que je me suis cassé le bras. C'est un voisin qui s'en occupe, il nous ramène huit bidons de 20 litres avec son âne. Pendant la saison des pluies, nous recueillons l'eau du toit dans un réservoir. Pour mon mari, le manque d'eau est le principal problème. Pour moi, c'est sa maladie. Johnson était instituteur. Après la retraite, il a souffert de graves troubles psychiques. Heureusement il va mieux maintenant, mais toute sa pension a passé dans les traitements. C'est pour ça que le revenu des légumes est crucial pour nous.

Après le repas du soir, vers 9 heures, Johnson ou moi lisons aux enfants un passage de la Bible. Nous sommes anglicans. La Bible est en luo, notre langue. Les trois filles dorment sur le même matelas, au sol. Le petit a un lit pour lui. Avant, je prenais ce moment pour des petits travaux et du ménage; maintenant je vais au lit moi aussi, dès que les enfants dorment. C'est ma liberté. Ça fait longtemps que je suis grand-mère.

*Propos recueillis par Peter Lütthi*

méthodes biologiques. Ces méthodes vont ensuite se répandre, puisque les élèves transmettront à leurs parents leurs nouvelles connaissances: c'est un élément de la stratégie de l'éco-formatrice Matilda Ouma (voir article principal). Les réservoirs ont été fournis par BioVision grâce au financement d'un donateur suisse.

*Projet BioVision No 5207-03*





■ La DRS à Mwea

## BioVision à la télévision

Dimanche 4 avril 2004, la TV suisse alémanique a diffusé un reportage sur le projet «Aidez-les à s'aider eux-mêmes» de BioVision au Kenya. Un mois plus tôt, l'équipe de tournage avait visité les villages à la lisière du Parc national de la Mwea. Les paysans ont montré comment ils se débarrassaient des mouches tsé-tsé avec des simples pièges en étoffe. «Nous ne pouvons vaincre durablement la faim et la misère que si nous faisons en même temps quelque chose pour la santé des gens et des animaux domestiques», a expliqué le Dr Hans Rudolf Herren, président de BioVision.

*Le reportage de 3 minutes peut être commandé au secrétariat de BioVision contre une participation volontaire aux frais (cassette VHS ou DVD):  
Tél. 01 341 97 18 ou info@biovision.ch,  
Mention: Contrôle Tsé-tsé Mwea – Projet No. 5204-01.*

*Lucy Wangui, conseillère agricole KIOF, Maragua (Kenya)*

## ■ Écho

### Une fleur aux donateurs

Lucy Wangui: «L'argent des donateurs de BioVision est très bien investi. La projet de Maragua dans lequel je suis impliquée marche très bien. Les paysans sont tous derrière. Ils apprennent les méthodes IPM (Integrated Pest Management) et les appliqueront à l'avenir. Moi aussi, comme conseillère agricole du Kenya Institute of Organic Farming, j'ai appris une foule de choses.»

*KIOF: Kenya Institute of Organic Farming*

## ■ «Faire pousser le futur!»

### Un atelier de culture bio au Kenya

BioVision aide à développer un marché local durable pour des milliers de petits paysans kenyans. Sous le slogan «Grow for a Future!», le plus important atelier d'agriculture biologique jamais organisé au Kenya s'est déroulé récemment à Nairobi. Avec un énorme succès: plus de 300 représentants d'organisations paysannes, de producteurs, d'entreprises, ainsi que des experts européens en certification, commerce équitable et marketing, ont jeté les bases d'un vaste mouvement «bio» au Kenya.

Parmi les résultats marquants: la fondation du Kenya Organic Agriculture Movement (KOAM), qui coordonne maintenant les différents groupements. Les producteurs placent de grands espoirs dans cette collaboration constructive: «Notre problème principal, c'est d'avoir une certification locale et payable selon les normes internationales. Nous avons besoin d'aide pour sélectionner des produits bios demandés, les transformer et les présenter de manière attractive», estime Joseph Mwai, paysan à Meru.

*Projet BioVision No 5209-01*

## Merci de votre aide!

ccp 87-408333-2

«Avec votre soutien, des paysannes et des paysans africains améliorent leur vie. Nous vous remercions de tout cœur pour votre solidarité.»

Dr. Hans Rudolf Herren



## BIOVISION

Av. de Cour 1, CH-1007 Lausanne  
ccp 87-408333-2  
tél. 021 612 00 80  
info@biovision.ch  
www.biovision.ch

